

## Le témoignage d'une institutrice sur l'île Bouchaud

Texte rédigé par Melle Odette Noguès (future Mme Lopenague), Bouchaud 1937-1938.

Première publication (presque intégrale) dans le *Journal de Gauriac* en 1995. Deuxième publication : extraits du texte original dans la revue *L'estuarien* n°44 de 2013.

Texte original remis au Conservatoire de l'estuaire de la Gironde le 16 octobre 2012 par mesdames Annie Pellé et Yvette Lacarie, filles de madame Lopenague.



1937, Odette Noguès sur l'île Bouchaud

Nous sommes en 1937. La rentrée scolaire (fixée à cette époque au 1<sup>er</sup> octobre) approche. J'attends avec impatience ma nomination pour l'année. Enfin le 28 septembre, elle arrive. Je lis Saint-Genès-de-Blaye. Je me précipite sur la carte pour situer cet endroit par rapport à Blaye, et surtout j'essaie de trouver un moyen de transport pour m'y rendre, en l'occurrence l'autobus.

Me voici à Saint-Genès : je cherche la mairie. On m'indique la maison du maire; celui-ci est tout étonné de me voir car il n'y avait aucun poste vacant dans la commune. Je montre ma nomination. Je n'avais pas fait attention à ces mots : « île Bouchaud ». En effet, cette île faisait partie de la commune, mais on ne pouvait y aller depuis là. Une école sur une île ! Je tombais de haut ; donc pour rejoindre cette île, il fallait se rendre à Blaye et trouver le batelier qui assurait la traversée. Bien aimablement, M. le maire me reconduisit à Blaye et m'indiqua l'emplacement du lieu d'embarquement. Il me dit aussi que je n'avais qu'à me rendre chez le boulanger du quai, car le batelier venait prendre le pain tous les jours et il m'apprit aussi, qu'étant en zone viticole, la rentrée n'avait lieu que le 15 octobre. Enfin une bonne nouvelle ! Comme depuis Blaye il y avait assez d'autobus, je retournais à Bordeaux.

Le 15 octobre arriva très vite ; un peu dans l'angoisse, mais bien heureuse d'avoir du travail, je partais vers l'inconnu. Chez le boulanger, je trouvais le batelier qui me conduisit vers le bateau. C'était un canot à moteur où pouvaient prendre place six ou sept personnes. Ce jour-là je crois qu'il y en avait trois ou quatre qui étaient venues faire leurs courses à Blaye. La traversée dura une demi-heure. La marée étant haute, le débarquement fut facile, le bateau put accoster au bout de la jetée. C'était un passage en bois sur pilotis. Lorsque la marée était basse, il fallait descendre par une échelle pour monter dans le bateau. De la jetée partait une petite route qui conduisait à la partie habitée de l'île, trois ou quatre cents mètres plus loin environ.

Du côté droit de la route, il y avait une vaste cour avec la partie droite occupée par les logements des ouvriers; le fond par des dépendances, c'est à dire l'écurie, l'étable, le matériel agricole et de l'autre côté de la cour se trouvaient le cuvier, les chais, etc.

Avant d'arriver chez le régisseur il y avait un vaste espace avec du côté de la rivière la partie habitée : au début ma classe, à côté mon habitation... À la suite et se touchant, il y avait les maisons des ouvriers comprenant pour chacune une grande pièce en bas et une autre en haut... Ensuite, au fond de la cour, il y avait l'étable, les écuries, le matériel agricole et, faisant face à la rangée de maisons, les chais. Au milieu de la cour, il y avait la pompe.

Monsieur Réaud (c'était le batelier et le seul nom dont je me souviens) me conduisit chez le régisseur et sa dame. Leur maison était située au bout du chemin venant de la rivière ainsi que celle du batelier ; la maison du régisseur occupait un côté de terrain et presque à côté habitait le batelier.

Le régisseur et sa dame étaient des personnes qui pouvaient avoir, à peu près, la cinquantaine. Ils étaient de belle taille, ils me reçurent aimablement et m'invitèrent à manger.

Pourquoi un régisseur ? Eh bien parce que cette île était une propriété privée. Elle appartenait à M. Damoy, qui avait demandé une école pour les enfants des travailleurs agricoles. Sur l'île on cultivait surtout la vigne ; j'appris ensuite qu'il y avait des champs d'artichauts et de l'élevage, et comme sur la plupart des grandes propriétés, il y a le régisseur qui est en fait le maître. Vivaient là, aussi, une dizaine de familles qui travaillaient sur l'île.

La principale culture était la vigne qui donnait les vins Damoy. Ces vins, je les connaissais. À cette époque, il y avait un grand magasin de vins Damoy situé au coin de la rue Michel Montaigne et de la Place des Grands Hommes à Bordeaux. Nous étions voisins et, dans mon enfance - j'avais huit ans - et jusqu'à la disparition du magasin, j'y passais devant une ou deux fois par jour.

Ma classe et mon logement étaient situés au début de la cour, c'est-à-dire que la classe était la première pièce de la rangée de logements. À côté ma cuisine avec au-dessus ma chambre et à la suite les habitations des ouvriers. Le tout se tenant.

Cette cuisine comprenait une grande cheminée, une table, un évier et un buffet. Un escalier conduisait au premier où était ma chambre fort bien entretenue avec un plancher bien ciré. Il y avait un lit, une commode et un poêle à bois. Tout cela était bien suffisant pour moi.

La pièce qui servait de salle de classe ouvrait d'un côté sur la cour des habitations et de l'autre côté sur la cour de récréation. Il y avait un préau et, à la suite, les jardins des ouvriers. Il y avait des bureaux noirs à deux ou trois places, avec le siège tenant à la table. On pouvait mettre une vingtaine d'enfants. J'en avais dix-huit de cinq à quatorze ans. Les enfants étaient bien tenus dans l'ensemble et je n'ai eu aucun problème avec les parents, sans quoi il me suffisait d'en informer le régisseur, chose que je n'ai pas eu le besoin de faire.

Me voilà donc sur l'île, mais comment en sortir ? Il m'était impossible d'avoir un autobus à Blaye, le samedi soir, après la classe. D'autre part, je ne pouvais rentrer assez tôt le lundi matin. Cependant, le régisseur (impossible de me souvenir le nom) m'apprit qu'en faisant la demande à l'inspecteur, je pouvais obtenir, en faisant classe le jeudi, d'avoir le samedi après-midi et le lundi matin. L'autorisation me fut accordée, je pouvais donc retrouver la terre ferme en fin de semaine.



Retrouver la terre ferme...

Sur le côté gauche (droit ?) de la route, à environ 60 mètres, parmi de grands arbres, on l'apercevait à peine, il y avait le château. C'est là que venait, fort rarement d'ailleurs, à ce que l'on m'a dit, le propriétaire de l'île. Le château était une fort belle maison bourgeoise avec un étage et flanquée de deux tours. Pendant la période des vendanges et de la vinification, une partie du premier étage était occupée par un "ingénieur" comme on disait sur l'île, je pense un "œnologue", qui venait de Paris. Avec lui il y avait sa femme et leurs enfants. C'était un couple jeune et, comme les enfants venaient à l'école, je fis vite connaissance avec la dame. Tout comme moi elle s'ennuyait. Elle ne parlait à personne car l'entente ne régnait pas entre le château et le régisseur, aussi était-elle toute heureuse de trouver une compagnie. Après la classe, je partais la retrouver et je passais souvent la soirée au château. Elle avait un phonographe, nous écoutions de la musique, nous bavardions, les soirées passaient vite.

Mais un mois, c'est vite passé et dès le 11 novembre le château se vida et je me retrouvais seule avec pour seule compagnie mon travail et mon feu de cheminée et, comme j'avais tout le bois que je voulais, je ne m'en privais pas.

Le soir, lorsque j'avais besoin de quelque chose, je portais ma commande de ce qu'il me fallait pour manger chez le batelier M. Réaud, je faisais un brin de causerie avec sa femme; quelquefois, je m'arrêtais parler avec la dame du régisseur. Je dois dire que, bien qu'étant aimables, je ne me sentais pas à mon aise avec eux et nos relations étaient surtout de politesse. D'autre part j'appris qu'ils n'avaient pas apprécié mes relations avec "les gens du château", mais je dois dire qu'ils ne m'en ont jamais tenu rigueur. J'appris également que je n'étais pas la seule, sur une île à faire la classe puisqu'il y avait deux autres écoles. En face de Blaye se trouvait l'île Nouvelle aussi appelée "Sans-Pain", je ne me souviens plus pourquoi. Je crois que l'on y élevait des chevaux. C'était une camarade de classe qui y était. Elle avait au plus huit élèves et ne se plaignait pas car elle était à dix minutes de Blaye où on la conduisait quand elle voulait.

Moins chanceuse fut une autre camarade nommée sur l'île de Patiras. Cette île se situe face à Pauillac. On y faisait, je crois, de l'élevage. La population changeait souvent, c'étaient des nomades. Il arrivait qu'on lui lance des cailloux dans ses contrevents; qu'on l'insulte. En plus, un bateau ne venait que deux fois par semaine pour ravitailler l'île. La pauvre petite avait fait venir sa mère avec elle pour essayer de tenir le coup. Ont-elles réussi ? Je ne l'ai pas su.

Face à Bourg-sur-Gironde, il y avait l'île Verte. De mon temps il n'y avait pas de classe. Mais après la guerre, il y en eut une, même avec un instituteur heureux. Il y resta longtemps, il aimait la chasse et la pêche !

Après les vacances de Noël, le plus long restait à faire. Il fallait passer l'hiver. Le vent soufflait parfois fort, et lorsqu'approchait la fin de la semaine, j'étais angoissée à l'idée de ne pouvoir traverser. Le samedi après-midi, le batelier faisait la traversée spécialement pour moi; s'il décidait de ne pas partir, il fallait que je reste. Je dois dire que cela ne m'est jamais arrivé. Les gens de l'île m'avaient dit que s'il partait, je pouvais avoir confiance. C'était un homme peu bavard; cependant, le samedi il me racontait des choses sur l'île (je les ai oubliées) car il y avait longtemps qu'il vivait là. Je dois dire que l'on avait intérêt à avoir un imperméable et des bottes, car il y avait des traversées houleuses et nous étions bien arrosés. Mais que n'aurais-je supporté pour m'évader un peu !

Le mois de mars arriva et là autre angoisse car je devais passer mon CAP et, à cette époque, on n'avertissait pas. J'arrive donc un lundi matin et le batelier me dit « Ce matin l'inspecteur veut vous voir avec deux autres personnes. Je dois aller les chercher à une heure et demie ». Je compris tout de suite et bien qu'ayant l'autorisation de ne rentrer que l'après-midi, je n'en menais pas large : de quelle humeur allait être l'inspecteur ? Le régisseur me prêta trois chaises et vers deux heures, je vois arriver mes trois examinateurs. Pendant une heure et demie, je fis ma classe puis l'inspecteur me demanda de mettre mes élèves en récréation. Les deux instituteurs qui l'accompagnaient étaient Monsieur et Madame Point dont j'avais entendu parler. Bien aimablement monsieur Lahargue me donna des conseils (j'en avais bien besoin), pestant contre la nomination de jeunes débutants dans un endroit pareil. Il me conseilla de voir lorsque je le pourrais Monsieur et Madame Point, puis tout le monde s'en alla. J'avais mon CAP.

Ayant revu bien plus tard Monsieur et Madame Point, puisque nous exerçons dans la même banlieue de Bordeaux, mais pas dans le même quartier, ils se souvenaient de ce CAP sur l'île, le pauvre monsieur Lahargue ne supportant pas la traversée, d'autant plus qu'elle avait été houleuse. Je lui ai toujours été reconnaissante de ne pas m'en avoir fait subir les conséquences.

Le soir même, les régisseurs me firent porter un magnifique bouquet de fleurs, me prouvant qu'ils ne m'en voulaient pas trop de mes relations avec le château.

Les vacances de Pâques passées, il fallait encore aller jusqu'au 31 juillet. Mais le beau temps aidant, cela remontait le moral. Jusque là, je ne m'étais jamais aventurée sur l'île. Je savais que l'on y cultivait la vigne, les artichauts, qu'il y avait des prés, mais je n'étais jamais allée plus loin que la jetée. Enfin, par un bel après-midi de beau temps, je décidais d'aller faire une « classe promenade » comme on disait à cette époque. Les enfants, connaissant mieux l'île que moi, m'indiquèrent où passer. Après avoir marché un moment, on décide de faire une petite halte près d'un pré où paissaient des vaches. Nous étions à peine arrêtés que du fond du pré, fonçant tête baissée dans notre direction, arrive une bête furieuse. Pas besoin de vous raconter la course qui s'ensuivit pour nous. Lorsque nous avons été en sécurité, un enfant dit « ce devait être un taureau ! ». Il y avait sans doute une clôture, mais nous n'avons pas pris la peine de vérifier. De ce jour, nos promenades furent terminées.

Après la classe, j'allais quelquefois au bout de la jetée ou marcher au bord de la rivière. De là, je voyais la terre ferme et quelquefois j'entendais une cloche sonner. J'avais l'impression d'être dans un autre monde. Ensuite, je repartais faire mon travail et attendre que les jours passent. Tous les jours sur mon calendrier je barrais le jour présent et comptais et recomptais combien il me restait à faire, quand un jour une bonne nouvelle arriva (c'était le batelier qui portait le courrier); désormais, les vacances commenceraient le 14 juillet. Quelle ne fut pas ma joie de voir ainsi mon séjour raccourci : quinze jours en octobre, quinze jours en juillet, j'avais gagné un mois !

Quelques années après, avec le recul du temps, je me dis que j'aurais pu avoir pire car nombreux étaient les petits villages où il n'y avait ni train, ni autobus. J'étais qu'en même favorisée de pouvoir aller à Blaye d'où il y avait de nombreuses correspondances pour Bordeaux. Aujourd'hui quels sont les jeunes qui n'ont pas leur auto ? Cela facilite les choses.

Tout cela se passait il y a un demi-siècle. Les îles sont toujours là, les vins Damoy ont disparu. Sans doute il y a encore des habitants sur les îles, mais des écoles je ne le pense pas.

